

C'EST L'INTENTION QUI COMPTE

Variations sur le thème de la malignité en pays shuar (piémont amazonien de l'Équateur)

par

Grégory DESHOULLIERE

anthropologue, doctorant, chercheur sous contrat,

École des hautes études en sciences sociale (Paris)

London school of Economics and Political Science (Royaume-Uni)

Ce texte présente trois variations du thème de l'intention maligne à partir de situations distinctes : rencontre insolite aux abords d'une maison en forêt, examen chamanique sous le préau central d'un village, et discours professoral dans une salle de réunion d'une petite bourgade. Ce qui se passe dans ces trois situations illustre selon l'auteur la place singulière dont est investie l'intentionnalité maligne dans le régime animiste des Shuar, et plus généralement, enrichit la question du lien génétique entre relation et identification, centrale dans *Par-delà nature et culture* (2005) en situant la réversibilité de la prédation au cœur du phénomène. Cela se fait à travers des descriptions plus concentrées que denses, et des analyses plus suggestives qu'exhaustives, qui visent à offrir un terrain de dilettante ethnographique à la curiosité de celui qui forgea son expérience d'ethnologue depuis ces mêmes contrées.

VARIATION 1. À L’AFFÛT DE L’AUTRE

Dans une maison isolée, région du Transkutuku, Morona-Santiago,
juin 2013.

Le dîner est terminé. Le soleil a laissé place à l’obscurité avec la soudaineté caractéristique de cette latitude. Comme pour faire oublier les stridentes agitations de la vie animale s’éveillant dans les pourtours forestiers de la maison ou pour rompre le silence des corps en pleine digestion, mes hôtes – un couple de sexagénaires – se lancent avec engouement dans le récit d’une rencontre insolite ayant eu lieu il y a quelques semaines à la lisière de leur demeure, alors qu’ils étaient de retour de cueillette. Leur belle-fille écoute avec attention le récit tandis qu’elle distribue les inévitables calebasses de bière de manioc.



Fig. 1. Localisation de la province de Morona Santiago en Équateur
(G. Deshoullière)

Tarjelia (la femme) :

Pankuam juéee, nu tumawai. « Ániusha wari ? », « cha ». Tayatun urúmka nuinkia apúputan pankuam juéee. Tura nú weai atak ma imiai tuniaka nú weainkia, páнкуam wéee.

*Pankuam juéee rappel d'un tinamou¹, ça faisait cela. « Qu'est-ce que cette chose ? », « j'sais pas ». Alors bien que je dise cela tout de suite après de nouveau plus fort *pankuam juéee*. Puis par-là ça s'éloigne encore plus, demi-tour ici, *páнкуam wéee*.*

Numi kakut kupik, « tumáwaink ? » Taatataaa, wi « tumáwaink ? » túturuut, wawanta !

Kakut une branche craque, « qu'est-ce qui a fait ça » ? Taatataaa ça virevolte, moi : « qu'est-ce qui fait ça ? », túturuut une horde qui déboule dans le bois, wawanta des branches secouées !

Warush (l'homme)

Wékutak kutak...

Ça rôde ça rôde...

Tarjelia :

'Taksha kakut numi kupikma. « Achikta achikta ! Wajatmasta ! » tajasha.

Kakut une branche craque encore. « Attrape ! Attrape donc ! Affronte-moi ! » dis-je malgré tout.

Wawa chichák : « mamá qué es ?, mamá qué es » ?

La petite me demandait : « Maman qu'est-ce ? Maman qu'est-ce que c'est » ?

Anchi anchi puru purushni munkarka uuunt timiaj ajas, wetachamnia.

Prise de frissons et pleine de frousse mes cheveux se dressent, ma tête en est venue à se faire gigantesque, au point de ne pas pouvoir bouger.

Chara chara ajajsha nuinkia shuar winiakuisa. « Wajasta ! Wajasta ! wisha untsurik winiajai ! Wajatmasta ujaktatjame awatran » ! tajasha. « Wisha gringojai wekájai » ! tajasha.

Chara chara je faisais du vacarme là-bas au cas où une personne viendrait. Je disais malgré tout : « Dresse-toi ! Dresse-toi donc ! Moi aussi je viens en nombre ! Affronte-moi donc, je vais t'en conter de la bagarre » ! Je disais même : « moi aussi je me promène avec un gringo » !

Rosalia (la belle-fille) :

Le has hecho asustar el japa ! [rire]

Tu lui as fait peur au cervidé ! [rire]

Tarjelia :

Wantar wantar wantar
Virevoltant virevoltant virevoltant
« *Qué es mamita* » ? *turutiaj*.
« Petite maman qu'est-ce » ? me dit-elle.
« *No sé, qué también será* » ?
« *Se fue* ».
« Je ne sais pas, que serait-ce donc » ?
« C'est parti ».

Rosalia :

Nuí ajapruakuish achítkia iwianchakia...
Alors qu'il semble avoir laissé tomber, en fait le fantôme-démon lui s'agrippe...

Warush :

Ushúmajnia... ma, nish juní weamiaja akarujai, wi juní wejai.
Pour notre envie de viande... bah, elle était partie avec un fusil par-là, moi je suis allé par ici.

Tarjelia :

« *Mamita lo que corrió ese kuku nos va atajar no vamos seguir vamos esperar acá* » *taja, wawach*.
« Maman ce qui courrait ce *kuku* va nous couper les vivres, nous n'allons pas continuer, nous allons attendre ici », disait la petite.

Rosalia :

Nunasha ?
Et ensuite ?

Tarjelia :

Takui nuínkia wajashi wajashi, pujáshi.
Quand elle a dit ça, on s'est alors redressé on se tenait aux aguets, on se tenait là.
Tuma pujarin, radio chichayaj. Wiki winiaknasha aitkiasan ampakain ajakan achirtiniatiasha, sapijmiatsujsha, wikipkiunka ishamatsjana, wawach ni sapijmiana.

Tandis que nous étions debout, la radio était en train d'émettre. Si j'avais été seule, j'aurais alors abattu un palmier *ampakai*² et pris le tout, je suis vraiment sans peur, même si je suis seule moi je n'ai pas peur, la petite elle est celle qui a peur.

Warush :

Shuntrua shuntrua ; núi waak ami ami wajamiajsha, waa chichaktatuapi tusan, tura antsu karuntsam tá peper tá, chikicha tá peper tá ekemsar.

Shuntrua shuntrua ; je me tenais là debout imitant autant que ce peut un grand tinamou³, certain qu'un grand tinamou allait parler, mais au lieu de cela un toucanet de Reinwardt⁴ venait en virevoltant, un autre venait en virevoltant, en virevoltant, et ils se posèrent.

Taatataaata !

Taatataaata ! de loin un bruit puissant qui s'approche.

Tarjelia :

Anchia anchia awájtawa, mukar purushnia ajásank. Muka enentairsha kuranmin nekapraaítja.

Anchia anchia les poils se hérissent, en faisant vaciller ma tête. J'en étais à sentir que la tête et mon cœur tremblaient.

Tura « achikta achikta ijiut ijiuta, yawaikiumesh winitia » !

Puis « attrape-moi ! Attrape-moi ! Transperce-moi donc ! Si tu es un jaguar, viens donc » !

Numi kucha kucha amajeasha. « Ainkia iwianchiash awaash » ?

Kucha kucha tant bien que mal on frappait fort contre un tronc d'arbre. « Ainsi même peut-être y aurait-il un fantôme-démon ? [pensais-je].

Warush :

Chia chia chia ajamia na, chia chia chia ajainia arúsanke arúsan, shuntrua shuntrua shuntrua, arúsan juer jueru. Áimpiapi « watskea urúkatink » ? timiásha.

Chia chia chia grésillements d'insectes [annonçant la descente du crépuscule], et peu après ça faisait encore chia chia chia, puis tout de suite après shuntrua shuntrua shuntrua brouissement d'un grand tinamou, et encore après juer jueru [comme un tinamou soui⁵ ?] Pour sûr ayant cela, je me disais quand même « eh bien que va-t-il se passer » ?

Rosalia :

Nekáachmin...

Impossible à savoir...

Warush :

Ataksha shuntru shuntru timiai. Pat pat pat ajatsuk, chia chia chia chia, wari pep pep pep ajáchukáit ?

Et encore une fois il dit shuntru shuntru. Il continue pat pat pat frappe rapidement contre le sol, chia chia chia et, d'un coup, ça ne faisait pas pep

pep pep des petits tours frénétiques ?

Turamu ataksha ekeksanak anich, wajásmiajsha. Nuí wajasan, paerui shuntrua shuntrua shuntrua, shuntrua shuntrua tii.

Alors je me suis replacé de nouveau tout près, et malgré tout je me dressais [= j'étais aux aguets]. Et alors tout en étant debout sur mon côté ça répète *shuntrua shuntrua shuntrua, shuntrua shuntrua*.

Páantek tunturut. Nuka nekas penker antamka. Shuntrua shuntrua tí paantek ; tunturut !

D'un coup, clairement *tunturut* ça s'effondre sur le sol. Alors ça, vraiment, ça s'entendait bien. Très clairement *shuntrua shuntrua ; tunturut !*

Tarjelia :

Tunturut ajas ajána nuka napikia.

Si cela en arrive à faire *tunturut*, c'est un serpent.

Warush :

*Turantai « wari ániusha nusha tuma tusan wari » ?
enentáimsan yamárman.*

Ayant fait ainsi « qu'est-ce que cette chose, qu'est-il en train de dire ? », pensant comme un jeune.

Pilas nanmaya sumara winintisha, uwatka ekemakar wari uu uu írkutak. Juí írkutak emarar, juísh írkuta emarar...

Nous venions d'acheter de cela là des piles, en allumant [la lampe] on observe *uu uu* éclairant en vitesse, par-là scrutant d'un endroit à l'autre, par ici aussi scrutant d'un endroit à l'autre ...

Tarjelia :

Nunka ístiniaiti nekaska.

C'est sur le sol qu'il faut vraiment regarder.

Warush :

... Tímiainianku, jínkia sáaaran tsaapkim waa awini !

... Et au même moment, un peu plus loin, un œil *sáaaran* fluorescent très lumineux de l'autre côté du trou !

Turámtai ii ii sukuta amaran sukuta amaram, napi !

Étant ainsi, *ii ii* regardant attentivement, pointant bien [la lumière de la lampe], pointant bien, un serpent !

Tarjelia :

Yamunk. Waa amimiayi auka.

Serpent fer-de-lance⁶. Celui-là imitait le grand tinamou.

Rosalia :

Yajásmaka auka kujanchmatakú penker ainiawai, penke wáinkiachmin timiaja.

Ces bestioles alors, elles sont vraiment renardées, bien invisibles comme on dit.

Warush :

Auka kampuram timia-ju.

Celui-ci était aussi gros que ça [geste montrant le diamètre].

Tsertset tsertset tsetset ajámia, « nuatía ? » pej, pek !

Il faisait *tsertset tsertset tsertset* [comme des ricanements ?], « qu'est-ce que ce serait » ? *Pej* eh bien, *pek !* [claquement de langue] [= mince alors, foutu !].

Tarjelia :

« Winitía wasek » túramui.

Il te dit : « Alors, viens donc » !

Yutúyut ná pikia aíntratin tutainiana.

Il se raconte que ce serpent, comme la fourmi *yutuí*⁷, à l'habitude de poursuivre.

Rosalia :

Wikia áush tuyniaki tawít ?

Moi [je dis] et lui d'où est-ce qu'il vint ?

Warush :

Earkutak earkutak numi ; wari sukurkutak sukurkutak ; pujut awátjainia.

Fouillant partout à la recherche d'un bâton ; cherchant vite à bien pointer la lumière ; *pujut*, je l'ai frappé.

Rosalia :

Ya ! [rire].

Voilà ! [rire].

La catégorie d'êtres qui échoit aux agents de cette rencontre demeure pendant longtemps indiscernable : s'agissait-il d'une perdrix, d'un cervidé, d'un grand tinamou, d'un *gringo* coupeur de tête, du croque-mitaine *kuku*, d'un jaguar, de petits animaux inoffensifs, d'un fantôme-démon *iwianch*, ou d'un serpent-fer-de-lance ? Autrement dit, Tarjelia, Warush et leur petite fille étaient-ils les chasseurs ou les proies ? La prolifération d'hypothèses n'a d'égale que la peur ressentie par ceux engagés dans des interactions tronquées dont ils ne maîtrisent pas les termes. Pour transmettre ce tâtonnement aux auditeurs (la belle-

filles, deux enfants et l'ethnologue) et mettre à l'épreuve leurs habilités inférentielles, le couple, qui déroule ensemble le récit, articule narrations chronologiques et expositions d'expériences sensorielles sonores, visuelles et somatiques, entrecoupées de quelques paroles rapportées, auxquelles il faudrait ajouter des éléments paralinguistiques comme des postures, des gestes indexicaux et des textures de voix particulières, partiellement décrits dans ce texte. L'enchevêtrement des onomatopées et des idéophones dans le récit, typique d'un usage de la langue privilégiant l'iconicité au propositionnel, tend à dépeindre dans l'énonciation même les caractéristiques marquantes de l'environnement sensoriel propre à la situation.

Avant la partie finale du récit, les présences ne sont jamais vraiment visibles ni complètement imperceptibles : des petits cris, un morceau de bois qui craque, des branches secouées, au loin un bruit fort s'approchant, autant de clefs indiciaires qu'il faut tenter d'authentifier, même si l'hypothèse qu'il s'agit peut-être de leurres rend toute détection d'un agent incertaine. En soulignant l'ambiguïté d'une voix ou d'un bruit dont l'émetteur demeure invisible, c'est une disposition à surinvestir le monde de subjectivité intentionnelle qui est montrée à l'auditoire. Le brouillage perceptif – entendre sans identifier d'agent – cache-t-il un regard à l'affût ? Pris dans une conjoncture de phénomènes ambigus, tantôt menaçants tantôt anodins, les protagonistes ne peuvent ni se soustraire à l'interaction ni répondre pleinement faute d'identifier le ou les agents impliqués. Pendant un instant l'expérience de Tarjelia rime avec la perte de toute contenance et un engourdissement qui lui interdit de se dérober. La situation est d'autant plus prenante qu'elle affecte les personnes dans leur chair – les descriptions fines des sensations intimes rendent audible le saisissement qu'ils éprouvent face à un danger imminent.

Parmi les tentatives de déjouer le brouillage perceptif il y a d'abord celle d'intimider les potentiels prédateurs, de les bluffer pour les mettre en fuite. On les provoque, les incite à faire face. Bien que potentiellement très dangereuse, la confrontation aurait le mérite de rompre avec la communication déficiente en amenant la « présence » à se dévoiler dans une situation de communication typiquement marquée par une symétrie clairvoyance : le face-à-face. Dans le récit, les premières intimidations de Tarjelia offrent un moment de répit (« c'est parti » dit-elle) signalé par le remplacement des bruits étranges de la forêt par un fond sonore familier (celui de la radio restée allumée dans la maison). Répit qui

s'est révélé être de courte durée mais qui semble leur offrir une assurance suffisante pour poursuivre l'enquête via l'imitation vocale, visant ainsi à infléchir la situation à leur avantage et entamer une traque au gibier. Lorsque l'imitation, technique typique de la chasse au leurre, s'avère pertinente, elle instaure les conditions de possibilité d'une identification du sujet allocutaire. Dans le récit, Warush reproduit le brouissement du grand tinamou, oiseau dont la chair délicate et savoureuse est très prisée dans la région. Mais, ce que provoque le leurre sonore est contre-intuitif : voilà que ce sont des toucanets de Reinwardt qui s'approchent ! L'acmé du récit se trouve sans doute dans ce passage mêlant étrangeté, peur et cocasserie. En effet, à partir de ce moment il devient clair pour les plus perspicaces des auditeurs que chacun des protagonistes occupe une position d'énonciation usurpée (soit « leurre contre leurre »).

C'est avec la torche que cette présence aussi harassante qu'évanescence prend une forme consistante et que l'histoire devient celle d'un exercice de lucidité : d'abord le reflet fluorescent d'un œil, organe symbolisant une intentionnalité s'il en est, qui confirme crûment que l'observateur est bien lui aussi observé. Puis, à peine le serpent fer-de-lance dévoilé, il émet une adresse sonore dont l'incompréhension de Warush acte le décalage des deux perspectives en présence sous cette condition de pleine visibilité et d'imminente mise à mort ; le serpent a perdu sa qualité d'énonciateur signifiant, il est bientôt la proie. Le déchiffrement de l'adresse du serpent proposée par Tarjelia (« alors, viens donc ») rappelle, non sans un certain piquant, qu'il n'était pas lui aussi dénué d'intention prédatrice. Le coup de bâton de Warush mettra immédiatement fin à cette interaction périlleuse. En somme, une fin tragique pour lui et en cela, une fin très drôle pour l'auditoire. Cette tonalité guillerette est toutefois en demi-teinte. Dans tous les esprits une question reste en suspens : « d'où est-ce qu'il vint [ce serpent] » ?

VARIATION 2. JE EST UN HÔTE

Dans un village shuar du Transkutuku, Morona-Santiago,
juillet 2011.

Le grondement d'un groupe électrogène couvre l'habituel fond sonore strident des insectes et des batraciens. Tous les villageois sont rassemblés autour du préau. Pourtant, ce n'est pas un soir de fête. De l'obscurité des alentours surgissent les forts raclements de gorge de ceux qui, parmi les villageois, sont allés vomir après avoir bu un breuvage à base d'*ayahuasca*⁸. Au centre, là où la lumière attire par millier les bestioles hallucinées, plusieurs personnes sont alignées. Parmi elles, il y a Angel, Chiarmach et Ricardo, trois membres d'une association de chamanes venus depuis la vallée de l'Upano sur invitation officielle des autorités pour identifier le ou les ensorceleurs du village et apaiser les souffrances des victimes. Il y a aussi Warush, le vieux chamane de la région, qui a été convoqué ce soir-là par le président du village. Les lumières sont éteintes peu après que les trois chamanes aient ingurgité un godet de *natem* (décoction à base d'*ayahuasca*). Ils se penchent sur Warush prostré dans le creux de sa chaise en plastique, à côté d'une dizaine de villageois dont la présence a aussi été requise. Après un long silence entrecoupé de bruits de gorge, de petits sifflements et d'absorption de jus de tabac, Angel se place face à Warush et, d'une voix ferme, prend la parole :

Wi tajame : yamaïkia paant nekajme.

Je te le dis : maintenant je te connais clairement.

Uumakchátnuiti.

Il ne faut pas te cacher.

« *Tumaitjai. Jurúttatarum* ».

« Ainsi ai-je fait. Veuillez me l'enlever ».

« *Nekárawaraink* » *táme ameka, turasha iikia jíi kusurchaitai.*

Toi tu te dis « qu'ils ne me détectent pas », mais nous nos yeux ne sont pas aveugles.

Uumakchátnuiti.

Il ne faut pas se cacher.

Warush :

Wish aiktájména ...

Moi aussi je vais te répondre ...

Chiarmach :

Ameka chichákchatame !

Toi tu ne vas pas parler !

Angel :

Ameka aintsak juí pujustá !

Toi contente-toi d'être là assis !

Ameka ninguna palabra chichakaip. Au ii dos akúpkaamu, pái !

Toi, ne prononce pas même un mot. Ici [c'est] nous deux qui ordonnons, un point c'est tout !

Antúkta !

Écoute !

Uuntaitme, natem maíkiuasha umarsame.

Tu es un ancien, tu as bu de l'*ayahuasca* et de la stramoine⁹.

Warush :

Mmm.

Mmm.

Angel :

« Nekas juna nuwakuitjai » titin iimia ...

Tu dois seulement dire « C'est vrai, je me suis fracassé » ...

Umákmeka nuran... yajauch juaktátme.

Si tu te caches, tu vas empirer ... et continuer à être mauvais.

Turasha waíniajme, paant waíniajme, uukchatniuiti. Aisha aí juí apachnash, chí, shuar : « penker wish wisha wisha ». Pero era. Yo le dije : « tu eres. Tú mismo haces maldades ». A mí no me contestó nada.

Et ainsi en est-il, je te perçois, clairement je te perçois, il ne faut pas se cacher. Là-bas aussi, à propos d'un colon, non, d'un Shuar : « mais moi, moi aussi, moi aussi je suis bon ». Mais il était. Je lui ai dit : « Tu es. C'est toi qui fais les méchancetés ». À moi il ne m'a rien répondu.

Waíniajme, ahí estas camuflado, estás tú.

Je te perçois, là, tu es camouflé, tu es toi.

Warush :

Tura...

Mais ...

Angel :

Uwishniu wi iwishin !

D'un chamane, moi un chamane !

Warush :

Wi... íshichik, watskea, naño...

Moi... un petit quelque chose, bon, frérot...

Angel et Chiarmach :

Atsa ameka teasam pujustá ! Tees pujustá ame ame ame ame ame. Non, toi reste là sans bouger ! *Tees*, reste immobile toi, toi, toi, toi, toi.

Chiarmach se déplace légèrement face à Warush :

Ameka chichakchatame !

Toi, tu ne vas pas parler !

Yatsuruitme !

Tu es mon frère !

Paaaaaaaaan wáiniajme.

Je te perçois claiiiiiirement.

Wikia titia takunash nakitiajai urukamtain maashi titinian nakitiajme túmaitiatan nakak titiájme : ame paant úsam wawékratsume, tamaitkiush iwianch yajauch takakme wawékratai.

Moi, je ne voudrais pas être en train de te le dire : pourquoi ça ? Je ne voudrais pas tout devoir te dire comme cela, mais bien qu'il en soit ainsi, je vais directement te le dire : en te regardant clairement, tu n'es pas un sorcier, mais tout de même tu as un esprit-fantôme maléfique, de ceux qui ensorcellent.

Antúkumek ?

As-tu entendu ?

Warush :

Mmm.

Mmm...

Chiarmach :

« Nekarawaink, nekarawaraink » tuu enentainme tumaitkiusha juikia maaaash nekámu atín awai.

Tu te dis à toi-même : « voyons s'ils parviennent vraiment à me connaître, s'ils arrivent à me détecter », mais d'ici même il est possible de touuut connaître.

Warush :

Ya, wi...

Assez, moi...

Chiarmach :

Chichakaip ! Antúktá !

Ne parle pas ! Écoute !

Umpuamna au chuwaanewaawat, akúpme ameka yatsurú.

Ce que tu insuffles *chuwaanewaawat* incandescent, ce que tu projettes toi mon frère.

Naa... Aentsúk wi numpák yajauch najanamu winia amikiur paak...

Ce... Ces personnes-là, de mon sang, à qui ont été faites des mauvaisetés, mon ami *paak*... [il me montre d'un coup].

Aínkiashtiniaiti yatsurú.

Il ne faut pas faire ainsi mon frère.

Winia nawanchirush yajauch imiatík najanaitme tumaitkiush wi penkesh chichaajame, « waats itirak wetí tusan yamaikia juí ekemkame » tíchamjai. [...].

Tu lui as aussi fait quelque chose de mal à ma chère petite fille, mais, malgré tout, je continue à bien te parler, je ne t'ai pas dit « allons bon, comment il va s'en sortir maintenant que tu es coincé là » [...].

Warush :

Mmm...

Mmm.

Chiarmach :

Ame chichamem yajauch yaki nanami akuinkia juíkie améka ajasmeka, ameka yatsurú menkakatame.

Si jamais dans les hauteurs sont à voleter tes mauvaises paroles, si par toi-même toi tu le fais par ici, toi mon frère tu seras perdu.

Tsanu chichamsha ameka nuajai meték ! Wáitriniaitme, wikia paan tajame !

Et pour ce qui est des paroles calomnieuses toi tu es pareil à une femme ! Tu ne fais que mentir, je te le dis clairement !

Warush :

Mmm.

Mmm.

Chiarmach :

[...] Ameka, antúkta penker wí paant titiajme. Ameka juka tsuakráttratniuka sumákchaitme, yajauch ! Ameka iniámprumáktin tsentsak sumákuítme wikia PAANT tájame

[...] Toi, écoute bien, je te le dis clairement. Toi, cela tu ne l'as pas acheté pour aller guérir, le mal ! Je te le dis CLAIEMENT, toi tu as obtenu ces dards pour contre-attaquer.

Iniamprumáktin, ameka « wisha iniamprumákta urukákna juniáj ? » tusa amesha tsentsak sumakuitme, nekáschak ?

Pour contre-attaquer, toi même « pourquoi suis-je donc de cette manière-là ? Moi aussi, je vais contre-attaquer », et en te disant cela tu as aussi acheté des dards, pas vrai ?

Juí maashi fismaka penker ameka ausha enkétrame. Enentaim mukusaíti ! [...]

Ici, tout a été bien vu, ce que toi tu as mis dedans [est] différent. Ton cœur est noir ! [...]

Warush :

Ayu ayu, máakete.

D'accord, d'accord, suffisant.

Chiarmach :

Chichakaip !

Ne parle pas !

Warush :

Penkeraiti penkeraiti, máakete.

C'est bon, c'est bon, suffisant.

Chiarmach :

A ver !

Allons !

Warush :

Imiata...

Regarde...

Chiarmach :

'Tsa ! Ameka chichátsame. Pujusta ayatík ! [...].

Non ! Toi, tu ne vas pas parler. Reste là, c'est tout ! [...].

Ricardo vient à son tour se placer près de Warush. Il avait été jusque-là occupé à soigner une jeune femme dont l'époux, instituteur du village, dit qu'elle souffre de douleurs persistantes dans le bas du ventre. Il glisse d'abord quelques phrases au deux autres inspecteur-chamanes d'une voix douceuse :

Timiatrusrum penker enentáimsarum, yáintarum compañeros.

Compagnons, à faire ainsi même, en pensant bien, vous, aidez.

Niisha ii suntarin yain ajasat !

Que lui aussi se fasse notre soldat et aide !

Ricardo reste ensuite silencieux quelques minutes, les yeux perdus dans le vague d'une méditation scrupuleuse que seuls viennent troubler quelques grondements souterrains. Puis, il s'adresse à Warush sur un ton bienveillant :

Enentáimkia penkeraiti. Enentáimkia penkeraiti penker enentáimniuitme « tsuákratrata » « uwishin yaimkiata » tu enentáimniuitme.

Ton cœur même est bon. Ton cœur même est bon, tu as l'habitude de penser « je voudrais soigner », « chamane aide », ainsi même tu as l'habitude de penser.

Tumaítiam ameka nekáamatsme, ameka nekáamatsme. Nu tsentsákrum kame iwíánchri tutainiana nu tsentsákrum nuna shuar yajauch amasuítí.

Mais, quand bien même tu es ainsi, toi, tu ne te rends pas compte, toi, tu ne te rends pas compte. Cela de ton dard ou plutôt celui du démon qu'ils disent, ton dard a été mal donné par une personne.

Chiarmach :

Eso !
Voilà !

Ricardo :

Yajauch shuar amasuítí. Tuma asamtai nú ameka nekámachminin nú takákratniuíti.

Il a été donné par une personne mauvaise. Donc, puisqu'il a été fait ainsi, c'est cela qui est à la manœuvre sans que toi-même tu ne t'en rendes compte.

Warush :

Mmm.
Mmm.

Ricardo :

Nu takákratniuíti.
C'est cela qui est à la manœuvre.

Chiarmach :

Iniampruktiniam sumakuitme.
Tu te l'aies acheté pour contre-attaquer.

Ricardo :

Winia... yajauch wekatuiniakuisha wisha, warimpaitiaj ? pachitsuk iniamprumaktiníaitjai, wisha yapájmiaktiníaitjai. Nusha túsha enentaiminkia áwai.

De moi ... si à moi aussi ils parviennent à faire mal, que suis-je ? Alors, sans attendre, je dois contre-attaquer, alors, moi aussi je dois me venger. Et cela, là, *túsha*, hop ! versé, il y a dans ton cœur même.

Tumaitkiusha áuka itiurchatchaiti. Au yajauchich iniásam au jinkiásam suenam jinkiásam ajápsam nujaikia penker ajastame. Nujainkia timiaju enentaimkium ímianu ajastátme.

Mais, même en faisant ainsi, lui, là, c'est sans difficulté. Lui, ce petit mal qui t'accompagne le bloquant dans la gorge le bloquant le balançant, comme ça tu vas te faire bien. Ainsi même, si tu penses de manière remarquable, tu te feras supérieur [aux autres].

Áiniati, ainíti yatsurua.

C'est ainsi, c'est ainsi mon frère.

Warush :

Ayu ayu.

D'accord, d'accord.

Ricardo :

Ee, nuíti wikia nunak tájame. Ainíti.

Oui, voilà ce que moi je te dis de cela. C'est ainsi.

Ricardo réajuste mollement sa chaise et, la tête légèrement inclinée, exhale un puissant soupir *jaaaiiii jaiiii jaiiii jaiiii jaiiii jaiiii jaiiii* dont la vigueur de départ s'estompe sous forme d'échos plaintifs. De cette exhalation, il me dira plus tard qu'elle exprime « envers le patient, de bons auspices » et lui envoie du fond de la poitrine un peu de puissance favorable et curative. Angel, lui, se racle bruyamment la gorge et ajoute un commentaire :

Ikiajtiumawai ikiajtiumawai... o sea, tapayum tapayum...

Il s'estompe de lui-même, il s'estompe de lui-même ... c'est-à-dire, il se cache, il se cache ...

Ce à quoi Chiarmach, sur le point d'aller ausculter un autre homme, répond sèchement :

Tuí ? Juí nukúmakash atsawai.

Où ? Ici il n'y a pas de quoi se cacher.

L'enquête préliminaire s'arrêtera là. Ce n'est que plus tard dans la nuit que Ricardo annoncera aux villageois présents qu'il ne laissera à Warush, « leur chamane », que « ses forces pour soigner » – ce à quoi Warush répondra, sans vraiment être entendu : « mais en faisant ainsi, comment vais-je donc bien pouvoir soigner ? » (*turamkurminkia nuyanka, itiur tsuakrátratjak* ?). Ricardo s'emparera d'un faisceau de feuilles frémissantes avec lequel il balaiera le corps de Warush comme celui de n'importe quel malade, puis appliquera sa bouche à divers endroits du corps pour en extraire les agents pathogènes par succion. Les yeux à demi clos, il chantera à voix haute une mélodie dans laquelle il donnera à entendre sa maîtrise des entités non humaines dans une poétique du glissement pronominal où l'impératif de la sommation le dispute à la puissance évocatrice de l'hypotypose. Il n'interrompra son chant que pour émettre des bruits étranges, grondements souterrains ou soupirs blêmes. Le « petit mal qui accompagne » Warush sera méticuleusement identifié : une « fléchette de lion » (*león tsentsakri*), animal féroce et exotique s'il en est. Warush, lui, ne dira plus rien.

Au cours de leur vie, les Shuar développent des relations intimes avec des tiers non humains – « esprits » inclus – sans que même leurs proches en soient témoin. De tous, ce sont probablement les chamanes qui accumulent le plus grand nombre de ces relations spéciales. La capacité d'action sur autrui dont ils font leur métier dérive en effet de la maîtrise de relations d'affinité et d'amitié avec de puissants non-humains et de l'incorporation d'entités *a priori* pathogènes (appelés *tsentsak*, « dards » ou « fléchettes »). Ces puissants non humains sont rencontrés lors des visions induites par la prise répétée d'*ayahuasca* et de tabac¹¹, processus visionnaire se distinguant par ailleurs de la quête d'âme *arutam*¹² par la nature singulièrement exogène des entités incorporées. La multiplication de relations spéciales avec des êtres puissants et l'accumulation de *tsentsak* se font au cours de parcours initiatiques insérés dans des réseaux supra-ethniques qui échappent au contrôle familial, communautaire et politique. Il appartient au chamane de faire de ces puissances prédatrices des alliés – « ses amis » comme disent les Shuar – sans jamais être dominé par elles. Il a l'exclusivité sur, et une connaissance de première main de ces présences secrètement accumulées dans son propre corps et dont la nature exacte échappe aux regards des autres. C'est en tout cas ce que Warush croyait avant de se retrouver sur cette chaise au milieu du préau, scruté par trois inspecteurs-chamanes.

La vie sédentaire et conglomérée dans des villages aux limites territoriales toujours plus étroites et menacées par la puissance d'un front urbain sans cesse plus invasif, couplée à une socialité envisagée comme une externalisation des dispositions internes et à une idéologie du bien-vivre collectif comme communauté affective, et bien d'autres éléments encore, tout cela rend cruciale l'attention aux dispositions relationnelles entre corésidents. Les intentions voilées, les petites lâchetés ordinaires, les gênes dissimulées, et plus généralement l'incertitude quant à la qualité des relations quotidiennes habitent les articulations entre groupes d'interconnaissance et sont l'objet de vives préoccupations individuelles pouvant mener à la formulation d'accusations de sorcellerie dès lors que des infortunes ou des états de mal-être frappent les existences.

C'est dans ce contexte d'une « paranoïa intentionnaliste » que Warush a été convoqué par les autorités villageoises afin de se soumettre à une brigade de chamanes venue directement des zones urbanisées de la lisière occidentale de la province. Il s'agit, pour la brigade de chamanes, de trouver le ou les responsables des maux qui s'abattent sur les villageois et de procurer à ceux-ci des services thérapeutiques. Ce qui fait de Warush un suspect potentiel aux yeux des autorités de Warintsa est sa compétence de chamane (mais, en aucun cas, être un chamane ou un aspirant-chamane n'est une condition nécessaire pour se retrouver suspect d'ensorceler quelqu'un. Ce soir-là, à Warintsa, d'autres personnes, *a priori* sans compétence particulière en matière d'ésotérisme, furent bien plus sérieusement malmenées, accusées de s'être servies de la magie du Diable). Les affiliations extérieures et l'intériorité complexe de Warush le placent d'emblée dans une position ambiguë par rapport aux autres villageois qui ne peuvent déterminer avec certitude s'il met ses discrets talents au service de la communauté ou au service des intérêts d'une faction particulière ; s'il agit dans son propre intérêt (et si celui-ci est aligné sur l'intérêt général), ou s'il agit sous l'emprise d'une puissance maléfique.

La forme que prend l'enquête des chamanes sous le préau de Warintsa est, bien entendu, différente en de nombreux points de celle du couple du récit précédent revenant de cueillette. Une différence frappante est que, alors que le couple fait face à un brouillage perceptif finalement élucidé par la lumière d'une lampe, pour les trois hommes plongés dans la quasi-obscureté tout leur apparaît toujours « clairement » (*paant*). Le cadre d'action des trois hommes s'inscrit dans celui d'une cure chamanique « classique » où les conditions de perception mêlent absorption de

plantes psychotropes et modifications de l'environnement sensible (obscurité, sons, flux d'air, etc.). Un tel dispositif a pour but de rendre possible la détection de l'apparence et du comportement d'entités telles qu'elles sont sous une perspective autre que celle ordinairement adoptée par les êtres humains. Dans les actions du chamane telles que perçues par le patient, la dimension pragmatique et indicielle l'emporte sur la dimension propositionnelle qui a des allures souvent paradoxales – et, en cela, le cadre rituel reprend certains aspects du dispositif énonciatif tel qu'aperçu dans le récit précédent. Ce qui importe alors est moins un transfert d'informations précises que la mise en place, à travers les actions d'un chamane devenu « énonciateur complexe », d'un espace d'interactions ténues entre l'expert, les entités invisibles (différents auxiliaires du thérapeute et dards carnassiers de l'ensorceleur) et le patient profane – ce dernier n'ayant des actions en cours qu'une vue parcellaire notamment faite d'expériences sensorielles. C'est précisément une préfiguration de ce cadre-là, où l'agence du patient est comme mise sous tutelle, que les trois inspecteurs-chamanes veulent imposer à Warush. En effet, la confrontation a pour but de le conduire à s'envisager sous l'emprise d'une « agence » maléfique et à subir une cure auprès des inspecteurs-chamanes pour s'en défaire. Une fois rétablie sa « sujeté », il pourrait devenir à son tour « un soldat » de la brigade de chamanes par sa réaffiliation spirituelle auprès de Ricardo.

La confrontation prépare donc le rituel chamannique « classique » en se concentrant sur l'imputation d'une responsabilité. Elle reprend à l'action thérapeutique l'usage de psychotropes et les conditions sensorielles qui assurent à l'expert la subversion de la définition perceptive des choses. Mais, cet épisode aux allures d'inquisition se distingue d'une cure chamannique en de nombreux points. Outre qu'elle rompt catégoriquement avec l'étiquette d'un dialogue entre hommes adultes, la différence la plus importante est peut-être que c'est moins le spécialiste rituel qui devient un « énonciateur complexe » que l'accusé lui-même. En effet, la particularité de l'imputation d'une responsabilité à Warush est qu'elle passe à la fois par l'identification de son implication et par un affaiblissement de son « agence ». Le premier volet est mené par Chiarmach qui insiste sur l'intention vengeresse de Warush à l'origine de sa mauvaise acquisition, tandis que le second volet est incarné par Ricardo qui insiste pour sa part sur le rôle agentif de la « mauvaise personne », du « petit mal » et, *in fine*, du Diable (le maître incontesté de l'aliénation).

Logiquement, chacun a détecté dans l'accusé des éléments accablants appuyant leur diagnostic : pour Chiarmach, Warush a un « cœur noir » et même un souffle « incandescent », signes avancés de son avilissement ; tandis que, pour Ricardo, le « cœur est bon » mais Warush a acquis « un petit mal qui l'accompagne ». L'uniformité entre les inspecteurs-chamanes n'est de toute façon pas systématiquement recherchée, l'important étant qu'ils s'accordent au moins sur les personnes impliquées dans les maux contre lesquels ils ont été mobilisés.

En effet, les inspecteurs-chamanes n'opèrent jamais dans un terrain vierge d'hypothèses quant à l'origine des maux qui frappent les villageois. S'il n'y avait pas de suspect, ils ne seraient pas là, et s'il y avait déjà un consensus quant à l'identité de l'ensorceleur, les villageois économiseraient une intervention extérieure *in situ*, coûteuse et pénible. Ce sont les autorités et les « professionnels », comme on appelle celles et ceux qui ont accès au salariat grâce à une formation scolaire, qui sont à l'origine des demandes d'intervention de la brigade de chamanes. L'objectif est de réussir à subordonner les relations conflictuelles et les tentations de contre-sorcellerie entre les différentes unités sociales constitutives du village à une institution mimant les aspects juridico-légaux de l'État, que les « professionnels » imaginent plus compatible avec l'organisation sociale en village. Pour accomplir cela, les chamanes de l'association (parfois un seul) détectent les intentions malignes, les imputent à telle ou telle personne humaine et non-humaine puis les neutralisent, le tout dans l'espace public du village. Obtenir à ce moment-là un aveu de culpabilité des accusés (comme il est exigé à Warush au début du dialogue) n'est pas indispensable dans l'attribution de leur responsabilité ou pour acter de leur neutralisation. En opérant de la sorte, les perspectives contradictoires et disséminées de l'origine des infortunes se cristallisent : c'est une des conditions pour qu'un adversaire personnel, dont le nom d'abord à peine évoqué par une femme dans un ragot prononcé au cœur du foyer, devienne finalement, en assemblée générale et dans le discours d'un homme, un ennemi public.

Une telle volonté de canaliser les actions éparses de contre-sorcellerie au profit d'une seule institution à tendance hégémonique et qui serait entièrement tournée vers « le bien » marque-t-elle la fin des cycles d'attaques sorcellaires, comme le souhaitent les autorités du village ? La réponse est bien entendu négative. En s'appuyant sur le schème de l'ingestion et de la guérison par extraction, les inspecteurs-chamanes

continuent d'inscrire les accusés dans le flux d'intentionnalités malignes qui alimente les infortunes de l'existence. Et quand bien même est-ce *in fine* toujours la figure du Diable qui se trouve aux manettes, celui-ci est avant tout un manipulateur plutôt qu'un démiurge ; il use et abuse de suppôts avides de gloire et de femmes ; les solliciteurs ne manquent donc jamais. Ceci dit, s'il y a une rupture dans la recherche d'attribution d'intention typique de l'animisme des Shuar, elle viendrait peut-être moins immédiatement de l'homogénéité d'une « causalité démoniaque » qui rappelle le déterminisme universel du naturalisme (comme l'aurait suggéré Albert Einstein dans une fameuse boutade sur les sources démoniaques de la science moderne) que de l'analogisme et de ses malédictions, mode d'action entre termes non égaux archi-courant dans les mythes shuar et la tradition chrétienne mais, étrangement, pour l'instant assez rare dans la vie ordinaire, malgré les efforts zélés des missionnaires pour instiller aux Shuar la peur de Dieu et un sentiment de culpabilité, à l'image de ce « tribunal intérieur » qu'est le « for intérieur » dont la langue française a hérité.

Enfin, pour revenir à l'action de l'association de chamanes, ce qu'il advint de Warush après leur venue est à ce sujet révélateur : non content de son sort, Warush se rendit quelques semaines plus tard chez un vieux chamane de sa connaissance. Il voulait se faire soigner car il était fréquemment pris de vertige, se sentait très affaibli à la moindre tâche et n'avait plus vraiment goût à l'*ayahuasca*. Il n'y avait guère de doute pour lui que Ricardo et ses sbires lui avaient fait quelque chose de mal. Il profita de cette visite chez son ami pour se réapprovisionner en dards *tsentsak*, en particulier pour acquérir la très prisée *magia negra tsentsakri*, la « fléchette de la magie noire » du Diable. Warush fit aussi à son ami le récit de l'inquisition dont il fût l'objet. Le commentaire final du *dealer* de *tsentsak* résuma avec une rare honnêteté les enjeux de la situation : « d'où y aurait-il des chamanes qui soignent et d'autres qui ensorcellent ? De cela, il n'y a pas. Ils mentent. Tous » ! (*Tuya nusha iwishniua tsuakrataisha na wawekrataisha ? Nusha atsawai. Wáitruiniáwai. Mashi !*)

VARIATION 3. L'AUTRE ENJEU (EN GUISE DE CONCLUSION)

Centre Kiim, près de la bourgade de Sucúa, Morona-Santiago,
mars 2010.

Des nuages de bestioles s'échappent des vitres fendues du bâtiment turquoise pour se disséminer au-dessus des flaques de gadoue et des touffes d'herbes qui jonchent le sol bétonné du Centre Kiim. L'endroit accueillait autrefois avec l'appui des missionnaires de Don Bosco des séminaires dédiés à l'avènement d'une communauté shuar prospère, convertie aux bienfaits de l'économie productiviste et irrémédiablement moderne. Aujourd'hui, des chamanes arrivés quelques minutes plus tôt à l'arrière d'un 4x4 sont entrés dans la grande salle de réunion pour en balayer le sol terreux et y installer le mobilier bancal. Ils se préparent à recevoir une leçon d'un des leurs, Ricardo, un des chamanes parmi les plus réputés du pays. Quelques minutes plus tard, Ricardo s'est installé dans la salle et annonce le programme de la journée tout en distribuant des cahiers et des crayons à la dizaine d'hommes – dont Warush – qui forme son auditoire. Sur le tableau noir de fortune qui nous fait face, un seul mot est écrit : *uwishin*, « chaman ». Après quelques salutations, la leçon commence comme prévu :

Entonces, por empezar, voy a explicar los sistemas... Nosotros, lo que nosotros utilizamos, ese se llama « sistema de salud tradicional ». Pero peleamos entre dos términos. Yo más utilizo « tradición » porque viene de la « tradicional », de lo tradición. Hay otros que dicen que estamos en... a nivel nacional están diciendo... dicen... A sí ! Ya, me recuerdo, ellos dicen « ancestral » ! Voy a explicar que es eso, estas cositas importantes tenemos que saber nosotros sino cómo nos defendemos nosotros ?

Alors, pour débiter, je vais vous expliquer les systèmes ... Nous, ce que nous utilisons, cela s'appelle « système de santé traditionnel ». Mais nous nous battons entre deux termes. Moi, j'utilise « tradition » parce que ça vient de la « traditionnelle » [*sic*], du tradition [*sic*]. Il y en a d'autres qui disent que nous sommes dans... au niveau national ils disent... ils disent... Ah oui ! Voilà ! Je m'en souviens, eux ils disent « ancestral » ! Je vais expliquer ce qu'est cela, nous devons connaître ces petites choses importantes, sinon comment nous défendons-nous ?

« Tradicional » porque viene de tradición, de tradición a tradición. Lo que sigue. Otros dicen « ancestral » porque viene de... de los ancestros, yaunchu ii uuntri aikiatai nuna.

« Traditionnel », parce cela vient de tradition, de tradition à tradition. Ce qui continue. D'autres disent « ancestral » parce que cela vient de... des ancêtres ; cela même que faisaient autrefois nos anciens.

Pero ambos valen. Es igual. Entonces quiero que sepan si alguien dice « tradicional » no quiere decir que está en contra de este, es lo mismo. Nuíti, es lo que nosotros utilizamos.

Mais les deux se valent. C'est égal. Donc, je veux que vous sachiez que si quelqu'un dit « traditionnel », il ne veut pas dire qu'il est contre l'autre [ancestral] ; c'est le même. C'est cela, c'est ce que nous nous utilisons.

Ahora existe otro sistema de salud, « occidental », apachnia. Los médicos, las licenciadas, los auxiliares, eso es otro sistema, el oc-ci-den-tal.

Alors, maintenant il existe un autre système de santé, « occidental », celui des colons. Les médecins, les licenciées, les assistants de santé, cela c'est un autre système, l'oc-ci-den-tal.

Pero no es solo una palabra que ellos dicen, otros dicen « medicina científica ». Qué es eso ? Esto viene de... de Europa, no ? Es una técnica que ellos desarrollaron a base de los conocimientos de los... de los primeros hombres. Simplemente fue tecnificado este occidental. Ellos simplemente comprueban.

Mais eux ils ne disent pas un seul terme, d'autres disent « médecine scientifique ». Qu'est-ce cela ? Cela vient de... d'Europe, n'est-ce pas ? C'est une technique qu'ils développèrent à partir des connaissances des... des premiers hommes. Simplement, cet occidental fut technicisé. Eux, simplement, ils confirment.

Entonces, la ciencia y la tradicional existen. La ciencia es... es menos que la tradicional. Porque las tradicionales abarcan todo, wańkiamia, wańkiashmincha, máshiniu ! Jutikia wikia natemjai, mańkiuajai, tsaankjai wikia nekájai. Mashiniu nekaja, « juka juiti juka juiti », maash.

Alors, la science et la traditionnelle [sic] existent. La science est... C'est moins que la traditionnelle (sic) parce que les traditionnelles [sic] embrassent tout, ce qui se voit, ce qui ne peut pas se voir, de tout ! Ainsi, même moi, avec l'*ayahwasca*, avec la stramoine, avec le tabac, moi, je

connais. Je connais de tout, « ça c'est comme ça ; ça, c'est comme ça », tout.

Por eso es que el Shuar siempre se cuida. « Atsa. Tuyninka weaip. » Nuninkia kame... yajauch ainiája. Nuinkia... nase, supay, panki, iwianch, anajmak, qué sé yo, hay peligros !

C'est pour ça que le Shuar fait toujours attention à lui. « Non. Ne va pas par là-bas ». De la même façon aussi... les maux sont. Comme... la « soufflure » *nase*, le maléfice *supay*, le boa *panki*, le fantôme-démon *iwianch*, le sort manigancé *anajmak*, que sais-je moi ? Il y a des dangers !

Y ahora qué hace la ciencia? Los científicos de todo lo que existe simplemente dicen « aah nekasiashaiti ? Pero cómo voy a saber lo que dicen ellos ? » Ellos comprueban no más. Aquí por ejemplo, él... cómo dices que te llamas ?

Et maintenant que fait la science ? Les scientifiques sur tout ce qui existe simplement ils disent « ah, cela serait-il vraiment vrai ? Mais, comment vais-je savoir ce qu'ils disent ceux-là ? » Eux, ils confirment sans plus. Ici, par exemple, lui [en désignant d'un geste]... Comment dis-tu que tu t'appelles ?

L'ethnographe :

Grégory.

Ricardo :

Gregorio por ejemplo, él ha escuchado, ha estudiado, libros ha leído, muchos famosos profesores ha tenido, antropólogos y antropólogos, y cuántos años de estudio ! Pero ahora que hace él ? « Aaah » dice « entonces me voy para comprobar si es verdad ». En dónde ? Llegó donde los Colorados, donde los Kichwas, los Waoranis, donde sea, donde los Secoyas, ahora pues donde los Shuar.

Gregorio par exemple, il a écouté, il a étudié, il a lu des livres, il a eu beaucoup de célèbres professeurs, des tas d'anthropologues, et combien d'années d'étude ! Mais, maintenant, que fait-il, lui ? « Ah » dit-il, « donc je vais vérifier si c'est vrai ». Où ? Il se rendit chez les Colorado, chez les Kichwa, les Huaorani, n'importe où, chez les Secoya, et maintenant donc chez les Shuar.

« Aah » dice. Pregunta, investiga por aquí, por allá... Hay técnicas de investigación. Todos esos pasos les recoge, después les ve, hace comparación, ve, y entonces de esa comparación al final tiene que salir una verdad. Entonces de ahí dice « aah juka nekasaiti ». Tura núi papi aartatui.

« Ah », dit-il. Il pose des questions, recherche par-ci, par-là... Il y a des techniques de recherche. Toutes ces étapes, il les recueille, après, il les observe, il fait des comparaisons, les observe, et donc de cette comparaison à la fin il doit en sortir une vérité. De là, il dit « ah, cela est vrai ». Ensuite, il va l'écrire sur un papier.

Entonces, lo que él diga, tiene validez. Cualquiera que lee no va a dudar.

Es solo eso lo científico.

Es poco.

Alors, ce que lui dit, a une validité. Quiconque lit ne va pas en douter Ce n'est que cela le scientifique.

C'est peu.

BIBLIOGRAPHIE

DESCOLA, Philippe, 2005, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard (« Bibliothèque des sciences humaines »), 623 p.

NOTES

1. Zoo. *Tinaminae*, espèce non identifiée.
2. Bot. *Iriartea deltoidea*.
3. Zoo. *Tinamus major*.
4. Zoo. *Selenidera reinwardtii*.
5. Zoo. *Crypturellus soui*.
6. Zoo. *Bothrops atrox*.
7. Zoo. *Paraponera sp.*
8. Bot. *Banisteriopsis sp.*
9. Bot. *Brugmansia sp.*
10. Dans la littérature scientifique *apach* est aussi traduit par « métis ». En utilisant le terme « colon », je suis la façon des jivarophones de traduire en espagnol *apach* par *colono*.
11. Bot. *Nicotiana sp.*
12. La quête de vision d'esprits *arutam* (litt. « le vieilli » ou « vieille chose ») vise à établir des interactions avec ces esprits au cours de visions induites par de puissants

psychotropes. L'impétrant se voit prédire ou montrer son avenir ; ce qui lui confère par là-même un sentiment de prééminence et de puissance d'être.

* L'auteur est reconnaissant envers le financement du programme de recherche Horizon 2020 de l'Union européenne (convention de subvention n° 715725).